

accès de fièvre les cruelles confidences de son cœur brisé.

Le lendemain, entre deux comptes rendus de fêtes, Mercédès lut les détails de la rencontre de son mari avec l'homme qui avait répandu sur son compte des propos insultants. Il arrivait si souvent à la jeune femme entraînée par le tourbillon mondain, de passer plusieurs jours sans voir son mari, qu'elle n'avait nul soupçon de la vérité quand au sortir d'un sommeil profond et tout accablée encore de la lassitude d'un bal, elle lut en quelques lignes le récit du duel.

Pour la première fois peut-être elle se sentit mordue au cœur.

Passant à la hâte un peignoir, et jetant sur ses cheveux défaits en fichu de dentelle, elle gagna l'appartement de Mikael dont un laquais défendait la porte.

— Je veux voir le prince, dit Mercédès.

— Il repose, madame, et les médecins interdisent les visites.

— Laissez-moi passer, je vous l'ordonne, ajouta la Brésilienne.

— J'ai reçu une consigne sévère.

— Elle ne saurait me concerner.

— Au moins faut-il que je m'en informe.

— Insolent ! fit Mercédès, je vous forai chasser.

— Jusque-là, madame la princesse, je remplirai mon devoir.

— Allez, répéta Mercédès, je vous attends.

Le valet de chambre revenait une seconde après.

— Madame la princesse mère attend madame.

Mercédès avait beau faire, pour la moitié de ses gens au moins, elle restait bien la fille du financier Bozan de Breuil. La vraie princesse, celle à laquelle ils ne refusaient aucun respect, était la princesse Ilona, la mère de Mikael. Pour elle ils éprouvaient un respect sincère, prouvé à toute heure, tandis que Mercédès si gonflée qu'elle fût de ses millions demeurait à l'état de parvenue.

Quand les portes de la chambre du prince s'ouvrirent devant sa femme, elle marcha rapidement, le front haut, ayant plus de colère que de pitié, sentant moins la douleur d'avoir failli perdre son mari que la honte d'avoir été l'objet d'un article injurieux.

Sur le seuil de la chambre elle s'arrêta cependant.

Le front de Mikael, d'une pâleur de cire, reposait sur les oreillers au milieu des boucles de ses cheveux noirs. Ses lèvres restaient blêmes, et les paupières s'abaissaient sur ses prunelles. Sa mère, agenouillée près de son lit, lui parlait bas en serrant ses mains exsangues.

Il fit un signe, et la princesse se tourna vers Mercédès.

— Approchez, ma fille, lui dit-elle.

— Je ne suis pas coupable ! dit la Brésilienne d'une voix sombre, non, je ne suis pas coupable !

— Je le crois, répondit la princesse, je veux le croire, mais le monde sera moins crédule et moins indulgent !

Mercédès tomba sur les genoux :

— Mikael, dit-elle d'un accent plus humble et presque doux, j'ai des torts envers vous, je les réparerai, je vous le jure.

Un rayon de joie éclaira le visage du blessé.

— Merci, dit-il, ne parlons plus des douleurs passées... Et si vous le pouvez, aimez-moi...

## X

### LE BILAN DE L'ARGENT.

En ce moment régnait un peu dans Paris l'affolement finan-

cier dont le quartier Quincampoix fut le théâtre pendant le règne aussi brillant qu'éphémère de Law, l'aventurier écossais. La fièvre de la spéculation s'empare de ceux que jusqu'alors on regardait comme des sages. Les propriétaires fonciers vendaient leurs terres afin de se procurer des actions de la « Société Universelle. » On échangeait les fonds d'Etat, les chemins de fer, les valeurs les plus solides, contre des coupons montant à chaque Bourse de plusieurs centaines de francs. Jamais les brouillards de la Seine n'avaient vu s'élever plus de châteaux en Espagne. Dans les conversations des hommes, le nom de la « Société, » fondée par Bozan de Breuil, revenait à chaque période.

Les femmes apprenaient l'argot de la Bourse.

Jamais les pâtisseries voisins de ce temple où l'or sonne dans la voix enrouée des coulissiers, n'avaient vu pareille clientèle manger leurs gâteaux, et savourer du vin muscat tout en donnant des ordres, et en oronnant des billets destinés à être remis aux agents de change des belles mondaines.

Les couturières voyaient doubler leurs commandes. Les bijoutiers offraient à crédit les merveilles de leurs écrins.

L'amour du luxe montait en proportion des gains fabuleux chiffrés sur de mignons carnets.

On se disputait les terrains de la rue de Prony et de l'avenue de Villiers. Quiconque venait d'augmenter sa fortune de cinq cent mille francs dessinait le plan d'un hôtel.

Les architectes rayonnaient, les jeunes artistes voyaient à l'horizon des carrières à modeler et des dessus de portes à peindre.

L'émulation de l'élégance gagnait de proche en proche. On regardait bien moins au fond de sa caisse que les cahiers de calculs chimériques.

L'agiotage semblait s'être emparé de tous et de toutes. On citait des princes ayant gagné des sommes fabuleuses ; on se montrait des employés de la vieille roulant voiture.

Les pauvres gens ayant de minces économies les consacraient à quelques actions, et s'estimaient heureux d'acquiescer pour mille écus ce qui, lors de l'émission, se cotait cinq cents francs. Des grands aux petits la furie de la spéculation était la même.

Paris ne dormait plus. Paris agiotait.

Bonaventure Bozan de Breuil, poussé par le vent du succès, était devenu un des rois de la capitale, et André Gualbert, son satellite, gravitait dans le même cercle de prospérité.

On menait large vie chez André. Mélanie parvenue au comble de ses vœux, devenait presque aimable à l'égard de son mari.

Un seul point noir attristait ces deux êtres rapprochés et grisés par le succès : leurs enfants refusaient de s'abandonner à la fortune nouvelle qui poussait leur barque. Sans doute, Clotilde acceptait les bijoux donnés par son père et portait les élégantes toilettes que sa mère commandait, mais elle ne s'attachait nullement à un luxe qui lui semblait un rêve.

Qu'elle recevait d'argent allait secourir des familles pauvres. Aidée, guidée par Amice, elle mettait l'or qui saurait côté de la pitié qui console. Ce fut grâce à elle que Balsamine et sa mère eurent un asile convenable, du pain, et recouvrèrent lentement la santé. Elle aussi s'égarait dans cette cité voisine de la place Pinel, en arracha des misérables, et pleura de joie en voyant sourire des enfants et des vieillards. Alors elle estimait que l'or est utile et béni. Elle l'aimait pour le bien qu'il produit, pour la paix qu'il ramène. Clotilde se reposait près d'Amice des dîners, des concerts et des fêtes. Elle la retrouvait toujours simple, un peu grave, gardant au fond de son cœur un